

En gros plan John Wayne

Patrick Schupp

Number 54, October 1968

Le cinéma imaginaire I

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51640ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Schupp, P. (1968). En gros plan : John Wayne. *Séquences*, (54), 24–26.



en gros plan

JOHN WAYNE

Patrick Schupp

John "Duke" Wayne, de son vrai nom, Marion Michael Morrison, est né le 26 mai 1907 à Winterset, (Mich.).

Après une enfance passée dans les arbres ou à courir la prétentaine avec ses petits camarades, il se fait remarquer au collège par un caractère emporté, violent, mais équitable: le sang irlandais hérité de sa mère parle haut et fort. Il se joint à la ligue de football de son école et en devient rapidement le meilleur joueur (et aussi le plus bagarreur). Un jour, attiré par l'ambiance des plateaux de

cinéma, au cours d'un voyage, il s'y fait engager comme aide et, désormais, il a choisi sa voie...

1930 le voit travailler comme homme à tout faire, transporter des décors, dompter des chevaux etc... Raoul Walsh, metteur en scène reconnu, a l'œil attiré par la démarche longue et souple du jeune homme: il le fait parler, est conquis, et lui confie un petit rôle dans le film qu'il est en train de tourner, *La Piste des géants*. Ce sera le début d'une carrière extrêmement active, et qui est loin d'être terminée.

Le voilà donc lancé ; il se hausse rapidement au vedettariat, s'y maintient, de film en film consolide ses positions, et aujourd'hui, avec à son actif presque 170 films, demeure l'un des derniers "grands" de l'âge d'or du cinéma américain.

De l'acteur, peu à dire, quoique Howard Hawks ait dit de lui, lors du tournage de *Hatari*, il y a quelques années, qu'il était bien meilleur comédien qu'il n'y paraissait, qu'il était solide, net, et qu'il trouvait toujours, instinctivement, le mot juste, citant à l'appui la scène de la prise du rhinocéros où Wayne avait — et fort bien — improvisé toutes ses répliques. L'acteur, en fait, c'est l'homme (Wayne n'a jamais été et ne pourrait être un acteur de composition), et ce n'est pas pour rien qu'il a, très souvent, pour ne pas dire toujours, joué les héros à la tête chaude, mais au coeur d'or, ou les ours mal léchés attendris gauchement au moment le plus inattendu. Son caractère parle éloquemment sur son visage, dans ses gestes, sa façon de marcher et même dans le processus de sa pensée : il ne va pas loin ni profond, et vise avant tout à la dignité et à la grandeur de l'être humain, non par une démarche psychologique et intellectuelle, mais en exprimant sans tergiversations des archétypes simples et

vrais. Son mauvais caractère, ses origines irlandaises y sont pour beaucoup, et cette attitude est à la source de ses créations cinématographiques les plus remarquables : *L'Homme tranquille*, *MacLintock*, *La Taverne de l'Irlandais* ; d'autre part, son tempérament unilatéral lui permet une sorte de connivence brutale — mais très vraie — avec presque tous ses partenaires masculins, choisis pourtant, en général, parmi les "forts" : Mitchum, Dean Martin, Heston, Sinatra, Lancaster etc . . .

Et puis, Gary Cooper est mort, vive John Wayne ! Si l'élégant Gary a parcouru les routes poussiéreuses de l'Ouest pendant quarante ans en justicier héroïque, le sentiment à la boutonnière et le pistolet en panache, le solide "Duke" Wayne, lui, ne s'embarrasse guère du côté Paladin et des yeux clairs du héros solitaire : ce qui compte, c'est la bonne bagarre qui résout tout, la bagarre surtout qui donne à celui (ou celle !) qui reçoit la correction, et une fois pour toutes, la distance exacte des mesures à ne pas dépasser. Cooper ne se sert de sa force qu'en fin de compte, et utilise plutôt son intelligence, tandis que les personnages incarnés par Wayne frappent d'abord, souvent, et ne demandent des explications qu'après ! Une discussion litigieuse se régle-

ra à la force des poignets, qu'il s'agisse d'ailleurs d'une dot non versée, d'un règlement de compte, ou d'une dette de jeu ou d'honneur. Dans tout cela, tous ces rôles qui, en définitive, se ressemblent, il reste lui-même, grand, fort, viril, symbole pratiquement éternel de la liberté d'être et de la puissance. Il arrivera cependant que cette puissance qui, canalisée par un metteur en scène habile (il n'est pas pour rien l'acteur préféré de John Ford : il a fait plus de trente films avec lui) possède une remarquable force de persuasion, ne devienne par la suite, lorsqu'elle est laissée à elle-même, une véritable volonté de puissance et par là même, condamnable : c'est *Alamo*, que Wayne a produit et mis en scène lui-même, ce sont ces fameux *Green Berets* tant décriés (et à juste titre), où cette volonté devient tout simplement une mégalomanie aigüe : son désir de souligner la liberté de chaque être humain de se battre et la justesse de la cause qu'il défend lui font rater le coche de l'intelligence : il ne dit pas, il affirme, il n'explique pas, il assène, il ne suggère pas, il ordonne. S'il est civilisé en apparence, il demeure sauvage au fond du cœur, sauvage et fruste, avec des sentiments peut-être sincères, mais trop élémentaires.

Il demeure cependant aux yeux de son immense public (et surtout

des femmes) comme l'archétype du "bon gars", dur, solide, rude, mais sur qui on peut compter. Ses rôles sont à peu près toujours les mêmes, leur scène les grands espaces (voit-on Wayne dans une comédie de salon ?), ses protagonistes des méchants unilatéraux, ou des amis rudes et sincères, ou des femmes-corps qui le gagnent à la fin avec les artifices simplistes d'une féminité éprouvée et "valeur-sûre" aussi vieille que l'humanité. Il est de la race des pionniers, il apporte et conserve le message des traditions, il est "l'Homme" par excellence, le chef, le dur, l'indispensable, il conquiert et domine, il s'impose sans délicatesse. John Ford a nuancé davantage ce caractère en lui donnant une dimension nouvelle, mais qui existait dans l'homme : l'humour, parfois involontaire, souvent au moment le plus inattendu. Pour moi, le rôle idéal de Wayne restera toujours *l'Homme tranquille* où l'acteur, par la magie d'un metteur en scène de génie, s'effaçait complètement au profit de la description d'un caractère d'homme aussi vrai que nature parce qu'il était la nature même de l'homme.

Le cinéma américain a trouvé en lui l'un des plus beaux fleurons de sa couronne rustique, l'un des plus authentiques, l'un des plus sincères.